



HAL
open science

Aurons-nous le temps de l'écologie politique ?

Vanessa Jérôme

► **To cite this version:**

Vanessa Jérôme. Aurons-nous le temps de l'écologie politique ?. *Études : revue de culture contemporaine*, 2019, 4256, pp.51-61. halshs-02311000

HAL Id: halshs-02311000

<https://shs.hal.science/halshs-02311000v1>

Submitted on 11 Oct 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Aurons-nous le temps de l'écologie politique ?

Par Vanessa Jérôme, docteure associée au CESSP-Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne.

Il n'y a jamais eu autant de discours sur l'écologie. Polyphoniques, parfois contradictoires, ils signent les manières actuelles de penser et d'affronter la combinaison de crises qui caractérise le présent. À l'heure où l'espace des possibles oscille entre déni, incertitude et menace d'effondrement, une question s'impose : aurons-nous le temps de l'écologie politique ?

Depuis quelques années, les productions écologistes se multiplient. On ne compte plus les films, documentaires, livres, émissions, spectacles, expositions, salons et festivals qui invitent à prendre conscience des risques qui pèsent sur le monde ainsi qu'à transformer nos modes de production et de consommation. Pendant qu'une majorité d'individus résiste ou tergiverse, la planète chauffe, les espèces disparaissent, les écosystèmes mutent, les destins économiques et sociaux se précarisent, et les corps souffrent. De manière inégale, c'est un fait. Là réside sûrement l'une des clés de compréhension des (in)succès des écologistes, dont les victoires politiques restent relatives, localisées, fragiles.

Polyphonies et agirs (dés)ordonnés

Inégalement érudites et documentées, les productions écologistes se déploient autour de motifs discursifs récurrents : états des lieux illustrés, valorisations d'expériences exemplaires, mises en scène de conversions personnelles, pédagogies pour écologiser les pratiques quotidiennes. Elles suscitent l'engouement de publics variés et permettent à l'écologie de diffuser au-delà des cercles d'initiés et de militants dans lesquels elle a longtemps été confinée¹. Souvent portées par des personnalités médiatiques, elles participent de la prise de conscience écologiste et soutiennent les conversions individuelles. Elles donnent ainsi visibilité et force sociale au discours sur la transition écologique de la société.

Celui-ci prend d'autant plus de relief que les producteurs de cette transition sont de plus en plus nombreux et visibles. Aux côtés des acteurs historiques de l'écologie, les ONG, associations, *think tank* et réseaux citoyens les plus récents prospèrent, classiquement, sur les insuffisances et les échecs des négociations internationales, sur les contradictions et les renoncements des gouvernants. Leur fort niveau d'expertise et leurs compétences en matière de communication leur permettent d'alerter et de mobiliser autour d'un grand nombre de thématiques : lutte contre le réchauffement climatique, promotion des énergies renouvelables, préservation de la biodiversité, développement des économies solidaires et circulaires, agriculture biologique, cause animale... Ils pèsent ainsi largement sur l'agenda médiatique, à défaut de réussir à contrarier celui des États et des lobbies. Ils constituent par ailleurs, comme le montre l'exemple d'*Alternatiba*, d'influents instances de socialisation et d'apprentissage des pratiques militantes : le caractère souvent intergénérationnel de leur recrutement favorise la transmission de savoir-faire anciens aux jeunes de la « génération climat » qui accoutument en retour les plus âgés au militantisme 2.0.

¹ Les succès auprès du grand public des documentaires de Marie-Monique Robin (audience historique d'Arte avec *Le monde selon Monsanto* le soir de sa diffusion en 2008) ou du film *Demain*, de Cyril Dion et Mélanie Laurent (record de semaines en salle du Top 50 du Box office 2015) en sont, pour la France, de parfaits exemples.

Dans ce contexte, les syndicats et surtout les partis politiques se voient contraints d'écologiser leurs discours et leurs programmes. Piochant dans les traditions idéologiques qui leur sont les plus proches, ils revisitent libéralisme, socialisme et conservatisme². Du concert de voix qui reviennent aujourd'hui sur les controverses fondatrices de l'écologie politique, relatives à la nature du capitalisme et du progrès, à la place de la technique, au rapport de l'Homme à l'environnement ou encore à l'idéal démocratique, émergent ainsi quelques formulations nouvelles, plus ou moins abouties : l'écologie « de libération » que porte la coopérative politique Écologie sociale, inspirée notamment par l'œuvre de Murray Bookchin ; les écosocialismes du NPA et de la France insoumise, qui sont autant de relectures de l'œuvre de Marx ; ou encore l'écologie « intégrale », qui rassemble plusieurs courants diversement inspirés par la *deep ecology*, la mouvance *völkisch*³ ou les modes de naturalisation du social chers à l'extrême-droite⁴. Chahuté par ces initiatives, plus probantes que celles auxquelles il a dû faire face par le passé, le parti vert (EELV) a engagé cette année une nouvelle mue⁵. Défenseur d'une écologie relativement autonome et aussi attentive aux questions environnementales et sociales qu'aux droits des minorités, il espère s'imposer dans la construction d'une alternative crédible dans un espace politique dont les recompositions se structurent autour de nouveaux nationalistes. Il est en cela dans une position similaire à celle de plusieurs de ses homologues européens dont les (in)succès, que l'on ne peut ici analyser en détails, sont tout aussi relatifs. Les Grünen, à l'aune desquels l'on compare toujours les Verts français, et que l'on cite pour leur unité (comme si l'opposition *realos-fundis*⁶ n'existait pas) et leur inscription dans le jeu des alliances électorales et des institutions (souvent sans considérer les spécificités de l'écologisme et du système politique allemands ou dans l'ignorance de ce que signifie, du point de vue idéologique, cette inscription) doivent, par exemple, relever le même défi. Plus petit groupe politique du Bundestag depuis les élections fédérales de 2017, ils se sont choisis de nouveaux dirigeants, revisitent leur programme et préparent les choix stratégiques qui leur permettront de se positionner dans la course pour le leadership « à gauche du centre »⁷.

Dans ce vaste mouvement d'*aggiornamento* écologiste, les institutions religieuses ne sont pas en reste. Impliquées depuis plusieurs années dans l'action interreligieuse pour le climat⁸, elles enjoignent les croyants à réfléchir, autour de nouveaux textes, aux enjeux de la transition écologique. Si les lectures protestantes⁹ savent rappeler l'influence de la foi des pionniers – Bernard Charbonneau, Jacques Ellul... – sur les réflexions fondatrices de l'écologie politique, l'encyclique *Laudato Si* du Pape François, publiée en 2015, a rencontré pour sa part un écho d'autant plus favorable que la présence d'(ex)catholiques dans les mouvements écologistes est importante et que les liens entre écologie et catholicisme sont

2 Pour une analyse de ces revisites, voir Pierre Charbonnier, « Les aventures écologiques du libéralisme », « Quand les réactionnaires se mettent au vert » et « Le socialisme entre le jardin et la planète », 2018, *aoc.media*, [en ligne].

3 Ce terme qualifie l'un des courants constitutif de la « Révolution Conservatrice » qui s'est développée en Allemagne entre 1918 et 1933 en opposition à la République de Weimar. Notamment nourrie aux sources des romantisme et paganisme allemands, cette mystique du peuple a irrigué différentes formes d'antisémitisme.

4 Stéphane François, « L'extrême droite française et l'écologie. Retour sur une polémique », *Revue française d'histoire des idées politiques*, vol 2, n° 44, 2016, p. 187-208.

5 Je me permets de renvoyer ici à Vanessa Jérôme, « Que faire du parti vert français ? », in W. Pelletier, D. Gaxie (dir.), *Que faire des partis politiques ?*, Paris, Éditions du Croquant, 2018, p. 97-112.

6 Elle voit s'affronter partisans pragmatiques des alliances et coalitions (notamment avec la gauche de gouvernement) – les « realists » –, et tenants d'une ligne autonomiste et anti-libérale – les « fundamentalists ».

7 Sebastian Bukow, « Alliance 90/Les Verts au lendemain des élections fédérales de 2017 : un bon score électoral mais pas de perspective d'accéder au pouvoir au niveau fédéral », *Allemagne d'aujourd'hui*, vol. 1, n° 223, 2018, p. 22-27.

8 Samadia Sadouni, « L'action interreligieuse pour le climat », *Histoire, monde et cultures religieuses*, vol. 4, n° 40, 2016, p. 111-121.

9 Par exemple Jean-Philippe Barde (dir.), *Crise écologique et sauvegarde de la création. Une approche protestante*, Éditions Première partie, 2017.

discutés depuis longtemps¹⁰. Proposant leur propre éthique de l'écologie, elles invitent, dans tous les cas, à considérer les ressources spirituelles comme l'un des leviers de l'engagement et du réenchantement des projets politiques écologistes¹¹.

Loin de rester silencieux, les chercheurs en sciences humaines et sociales proposent, ces dernières années, d'intéressantes contributions. Parmi les plus stimulantes, bien qu'elles considèrent le plus souvent l'écologie non pour elle-même mais comme un opérateur – historique, philosophique, politique ou économique : les historiographies de l'histoire environnementale¹² ; les revisites de la politisation de l'écologie à l'aune de la prépondérance des réflexions sur la technique¹³ ; les interrogations sur l'imbrication de l'écologie et de la démocratie¹⁴ ; les controverses sur l'anthropocène¹⁵ ou encore les sommes sur les fondements théoriques de l'écologie et ses figures de proue¹⁶. Les sciences de la Terre et du climat ne sont ainsi plus les seules à contribuer à la construction et à la diffusion des catégories de l'entendement écologiste.

Au final, un nombre conséquent d'écologistes cohabitent et diffusent aujourd'hui, au point que l'on entend souvent dire que « la bataille culturelle » de l'écologie a été gagnée. Et pourtant. Sans boudier le plaisir de quelques avancées, conquises de haute lutte contre les pouvoirs des lobbies et des élites politico-administratives, il faut reconnaître que les représentations du monde et les pratiques ne se sont guère transformées. Il y a bien des raisons à cela. Trois sont particulièrement prégnantes : la banalisation des discours écologistes – dont le paradoxe constitutif est qu'ils nécessitent de croire dans la catastrophe pour espérer l'éviter – sous l'effet de laquelle tous les discours forment un maelström d'arguments qui ont presque lassé avant de convaincre ; le niveau de conflictualité des discussions autour des *scenarii* de transition, lesquels polarisent toujours à outrance les débats publics et les prises de positions individuelles ; l'achoppement des expérimentations de bonnes pratiques sur leur caractère difficilement reproductible ou le manque de moyens mis à disposition pour les conduire, y compris sur les terriroires réputés les plus vertueux.

Il se dit pourtant que la faute du retard – ou de l'échec – de la transition incombrerait surtout aux militants de l'écologie qui, oscillant entre le « faire peur » et le « faire envie », échoueraient à proposer un nouveau grand récit mobilisateur. Si l'hypothèse fait surtout sens pour ceux qui ont acté la décrédibilisation des utopies politiques existantes (ces « -ismes » non advenus, dévoyés ou finalement destructeurs) ou quelques formes de fin de l'Histoire, elle implique dans tous les cas de croire qu'il serait possible de construire un récit qui soit assez radical pour transformer en profondeur les structures économiques et sociales, assez consensuel pour obtenir l'assentiment d'une majorité d'individus, et assez participatif pour garantir la nature démocratique du régime (politique) de transition écologique. À cette heure, cette croyance, qu'on la partage ou pas, achoppe au moins sur un fait : aucune institution ni aucun individu, aussi supposément charismatique qu'il soit, n'a réussi à proposer un tel récit.

10 Ludovic Bertina, *La 'conversion' écologiste de l'Église catholique en France : sociologie politique de l'appropriation du référent écologiste par une institution religieuse*, Thèse de doctorat, EPHE, 2017.

11 Cécile Renouard, « Vie spirituelle et transition écologique », *Études*, n° 7, 2016, p. 31-42.

12 Fabien Locher, Grégory Quenet, « L'histoire environnementale : origines, enjeux et perspectives d'un nouveau chantier », *Revue d'histoire moderne & contemporaine*, vol. 56-4, n° 4, 2009, p. 7-38.

13 Catherine Larrère, « Aux origines intellectuelles de l'écologie politique européenne : la question de la technique », *Revue française d'histoire des idées politiques*, n° 44, 2016, p. 9-31.

14 Victor Petit, Bertrand Guillaume, « Quelle 'démocratie écologique' ? », *Raisons politiques*, vol. 4, n° 64, 2016, p. 49-66.

15 Notamment Christophe Bonneuil, Jean-Baptiste Fressoz, *L'Événement Anthropocène. La Terre, l'histoire et nous*, Paris, Le Seuil, 2013 et Catherine Larrère, Rémi Beau (dir.), *Penser l'anthropocène*, Paris, Presses de Science Po, 2018.

16 Dont Émilie Hache, *Reclaim. Recueil de textes écoféministes*, Cambourakis, 2016 et Serge Audier, *La Société écologique et ses ennemis. Pour une histoire alternative de l'émancipation*, La Découverte, 2017.

Pris dans la mosaïque des polyphonies ambiantes, chacun est ainsi renvoyé, au prix de dénis, d'incohérences et de contradictions, à des formes d'agir plurielles, provisoires et (dés)ordonnées.

Des ZADistes aux ministres, des Colibris aux militants partisans, des plaignants des procès citoyens aux experts (inter)nationaux, chacun tente d'agir l'écologie à sa manière. Et si certains veulent croire à l'existence d'un « peuple de l'écologie », coexistent en réalité des écologistes pluriels, inégalement (dés)obéissants et (dé)politisés, au contact desquels chaque cadre de pensée, chaque stratégie, chaque mode d'action, chaque temporalité, chaque horizon ne fait sens que pour lui-même. Quoi de commun en effet entre l'écologie des institutions (inter)nationales négociatrices des règles commerciales et des objectifs climatiques, l'écologie partisane qui tente de s'imposer par les urnes, et l'écologie des mouvements associatifs et citoyens ? Quoi de compatible entre les contempteurs du capitalisme mondialisé qui ne jurent que par la transformation (pas toujours non violente) des structures sociales et les chantres d'une écologie individuelle que d'aucuns considèrent d'autant plus culpabilisatrice, illusoire et injuste qu'elle stigmatise surtout les classes populaires ? Que dire des débats qui opposent ceux qui brandissent le spectre de la dictature verte et ceux qui promettent de transformer démocratiquement les archipels de l'écologie actuelle en une seule et même société unie, sobre et conviviale ? Écologie « de droite », « de gauche » ou « ni-ni » ; écologie « des petits gestes », « des petits pas » ou du « changement de paradigme » ; écologie « punitive » ou « joyeuse », « récréative », « désirable » ; écologie « des alertes », « des actes » ou « des solutions », les qualificatifs foisonnent. Preuve que l'écologie, désormais constituée en véritable enjeu, reste finalement surtout en question.

Pour une politique des corps écologiste

« Bien sûr que c'est grave. Mais on ne sait pas quoi faire, ni par où commencer. Parce qu'il faut tout changer, en fait ». Elle a douze ans. Elle est « les générations futures ». Combien d'entre nous ont, avec elle, fait le rêve de tout recommencer, de repartir de zéro ? Combien se découragent une fois la mesure prise de la combinaison des crises et, surtout, des inerties qui contraignent leur résolution ? L'inertie des lois de la « nature », qui s'objective désormais en quantités de ravages presque impossibles à réparer ; l'inertie des lois de la reproduction sociale, dont nous héritons et que l'on transmet souvent malgré nous ; l'inertie des institutions, aussi vivantes que difficiles à réformer. Pressés par l'urgence climatique qui cadre désormais l'essentiel des débats sur la transition – l'astrophysicien Aurélien Barrau n'a-t-il pas fait ces dernières semaines sa réputation d'écologiste et son succès sur ce lapidaire « les autres combats n'ont aucun sens si celui du changement climatique est perdu » ? – les imaginaires écologistes, un temps féconds¹⁷, s'appauvrissent. Les collapsologues font école. Les dystopies prolifèrent. L'*ethos* souvent fatigué des militants de longue date côtoie le fragile et parfois naïf enthousiasme des nouveaux convertis.

Il leur incombe pourtant de s'unir pour convaincre sceptiques et à-quoi-bonistes de les rejoindre pour affronter la puissance de ceux qui ont intérêt – et peut-être délice¹⁸ – à préserver le monde tel qu'il va puisqu'il satisfait à la fois leur panse et leur compte en banque. Une telle union, pour peu qu'elle soit jugée pertinente, nécessiterait de sortir rapidement des ornières dans lesquelles l'écologie, à bout d'arguments incertains et d'impasses théoriques, s'est enfermée. L'une des voies possibles pourrait consister dans l'élaboration d'une politique des corps écologiste. Elle aurait pour objet de fonder gouvernement de soi et gouvernance du

17 « L'imaginaire écologique », *Terrain*, n° 60, 2013 [en ligne].

18 C'est la thèse de Pierre-Henri Castel dans *Le Mal qui vient*, Éditions du Cerf, 2018.

monde sur une même volonté : celle d'en finir avec la distribution inégale de la vulnérabilité des vies¹⁹.

Il faudrait donc tout d'abord dire, une *politique*. C'est-à-dire une construction qui soit le produit des conflictualités assumées d'individus opposés quant aux fins, aux temporalités, aux espaces et aux modes de l'action collective. Le premier temps de cette construction consisterait sûrement dans une clarification des termes. Il ne faudrait ainsi plus parler des échecs – relatifs – de l'écologie « politique » mais de ceux de l'écologie « partisane », manière de ne pas jeter la politique comme principe d'organisation des sociétés avec l'eau des partis. Dans le même ordre d'idée, l'écologie dite « citoyenne » gagnerait sûrement à cesser de se nier comme un ensemble de structures organisées, ne serait-ce que pour différencier son discours de celui des conversions individuelles, dont l'exemplarité ne suffit pas à faire école. Un second temps permettrait de construire un véritable rapport de force contre des néolibéraux qui espèrent dans la géo-ingénierie, le transhumanisme ou les vols spatiaux habités pour sauver leurs vies de nantis ou d'indifférents au moment où manqueront ressources naturelles et vies subalternes à exploiter. Cette construction nécessiterait de reconnaître que si la présence des écologistes partisans dans les institutions politiques a perverti leur « faire autrement », l'écologie des petits groupements d'intérêts locaux à la mode colibri ne répond pas plus aux enjeux de l'urgence dans laquelle nous sommes. Pour le dire autrement : si la politique institutionnelle ne peut pas tout, les petits ruisseaux ne font pas toujours les grandes rivières. Une telle alliance des convaincus de la transition écologique ne peut s'envisager qu'à condition de revisiter drastiquement la maxime amollie de l'écologisme – « Penser global, agir local » – à l'aune des géométries variables qui découlent des inégalités de genre, de classe, de « race »²⁰ et de territoire. Ce qui implique, enfin, de réaffirmer les bénéfices de l'engagement militant et des formes collectives de l'encadrement consenti des conduites dans un cadre démocratique. Faute de quoi toutes sortes d'entrepreneuriats politiques personnalisés et de dictatures, qu'elles soient vertes ou carbonnées, menaceraient en effet le projet de transition.

Il faudrait ensuite dire une politique *des corps*. Car revenir au corps est une manière d'échapper aux débats stérilisés par trop de relectures et de ressentir les duretés – mais aussi les plaisirs – de la transition écologique dans toutes ses facettes. Il s'agirait ainsi d'éprouver l'interdépendance des corps qui souffrent en raison des toxiques, des pollutions, de la précarisation du travail ou du chômage ; des corps qui se transforment, comme ceux des végétariens par exemple, pour alléger l'empreinte de leur mode de vie ; des corps qui travaillent aux options soutenables, dans l'agriculture biologique, les énergies renouvelables, les éco-constructions ; des corps qui luttent, et parfois meurent²¹, en sit-in, en manifestation, en grève de la faim, pendant les campagnes électorales... Forts de ce savoir du « faire ensemble », on opposerait, coûte que coûte, au saccage des vies de ceux que l'on s'évertue à construire comme Autres, l'inébranlable détermination de l'union solidaire des corps engagés, invisibilisés, minorisés, fragilisés, asservis, expulsés, parqués²². Pensée comme une union transnationale de ceux qui savent faire de leur précarité une force politique²³, l'écologie ne serait plus l'apanage des riches occidentaux ou des « bobos » mais l'occasion de tenir la promesse d'une société bâtie sur le chacun pour tous. Renonçant à survivre à tout prix²⁴, il se

19 Judith Butler, *Qu'est-ce qu'une vie bonne ?*, Paris, Payot, 2014.

20 Entendue comme racialisation des rapports sociaux.

21 Environ deux cents militants sont tués chaque année, majoritairement au Brésil, aux Philippines et en Colombie.

22 Achille Mbembe, *Critique de la raison nègre*, Paris, La Découverte, 2013.

23 Judith Butler, *Rassemblement. Pluralité, performativité et politique*, Paris, Fayard, 2016.

24 Jean-Michel Chaumont, *Survivre à tout prix. Essai sur l'honneur, la résistance et le salut de nos âmes*, Paris, La Découverte, 2017.

pourrait que l'on puisse vivre une vie, celle que chacun voudrait se choisir, en même temps que de prendre soin de la Terre, pour qu'elle dure le temps de soi et le temps des autres.

Ici se révèle toute la pertinence du militantisme écologiste. Au-delà de ses échecs et insuffisances, il a su forger, de par le monde, des corps conscients de leur fragilité, prêts à lutter pour un monde plus juste. Raillé, stigmatisé, minorisé, le corps écologiste se caractérise par un ensemble d'apprentissages adaptés au défi de la transition. Parmi tous, deux sont particulièrement structurants : celui de la limite et celui du temps.

L'écologiste, c'est celui qui dit « Nous n'avons ni le temps ni l'espace, nous sommes finis, le monde aussi » ou « Oyé ! Nous sommes si fragiles, si petits, si rares ! ». *A contrario* de l'air du temps, il signifie les limites au lieu de les repousser. Il a l'air d'être contre le Progrès, le « Sens de l'Histoire », ne s'épate guère de pouvoir aller sur la Lune. Pour les autres, l'écologiste est un arriéré, une frustration permanente. Pour lui-même, un sacrifice de presque tous les instants, auquel il concède d'autant plus volontiers qu'il y est socialement préparé. Natif ou converti, l'écologiste sait qu'il n'est pas d'idéal sans acceptation de quelques formes de contention, sans plaisir de l'ascèse. Il est finitude et rareté.

L'écologiste, c'est aussi le constructeur d'un nouveau temps des sociétés²⁵. Le temps qui manque, pour convaincre du bienfondé de la conversion écologique. Le temps qu'il faut, pour démontrer dans les faits, les pratiques, les gestes quotidiens, que cette conversion est nécessaire et désirable. Le temps gâché, d'une mission, d'une expertise, d'une conférence internationale, dont les préconisations vertueuses sont vite enterrées. Le temps d'une campagne électorale, d'un mandat, d'un ministère, dont les réalisations sont nécessairement trop peu ambitieuses, imparfaites, critiquées. Surtout, le temps qui passe, qui s'impose et qui rapproche des catastrophes qu'il s'agit justement d'éviter. Être écologiste, c'est accepter d'être à la fois pressé et patient, de vivre dans cette sorte d'élasticité du temps qui impose un va-et-vient constant entre le temps de la nature et celui de l'agenda politique, entre le temps du présent et celui d'un futur dont on sait finalement pas grand chose. L'écologiste est urgence et lenteur combinées.

Et voici peut-être, finalement, la plus importante des tâches qui attendent les écologistes : enseigner aux autres à le devenir. En luttant solidairement aux côtés des minorités d'aujourd'hui ; en sachant faire valoir la charge subversive et libératrice de chaque bataille perdue²⁶ ; en puisant dans chaque victoire, fut-elle apparemment dérisoire, la fierté et la force de poursuivre ; en pensant les conditions de l'envahissement simultané de toutes les scènes sociales, économiques et politiques ; en prenant le risque d'être, si besoin, non seulement indocile aux pouvoirs mais aussi violent avec la violence ; en affirmant que c'est parce qu'elle implique tout cela que l'écologie, loin de se réduire à une morale ou à une nécessité, doit être politique.

À l'affect écologiste²⁷, il est désormais temps de joindre le geste. Et ambitionner ainsi, de faire Histoire. À défaut, il faudra espérer que ceux qui nous survivrons, pour un temps inconnu et indéfini, aient la bonté d'affirmer comme Primo Lévi : « Je suis vivant, et je voudrais vous comprendre afin de vous juger »²⁸.

25 Thomas Hirsch, *Le Temps des sociétés. D'Émile Durkheim à Marc Bloch*, Paris, EHESS, 2016.

26 Enzo Traverso, *Mélancolie de gauche. La force d'une tradition cachée (XIX^e-XX^e siècle)*, Paris, La Découverte, 2016.

27 Pierre Charbonnier, « Les formes de l'affect écologiste. Des attachements à la critique », *Esprit*, n° 1, 2018, p. 130-144.

28 Primo Lévi, *Les Naufragés et les rescapés. Quarante ans après Auschwitz*, Paris, Gallimard, 1989, p. 171.